



# TRILOGY OF TOMORROW

**Nina E.Schönefeld**

**08 / 11 – 21 / 12**

**Galerie La pierre large**

25 rue des Veaux

67000 Strasbourg

[www.galerielapierrelarge.fr](http://www.galerielapierrelarge.fr)





### **Dark Waters.**

2018, 15mn 55s, noir et blanc principalement, avec son.

Ecrit, réalisé et édité par Nina E.Schönefeld  
Photographie et effets spéciaux : Valentin Giebel

Son et musique : Carlos Pablo Villamizar

La Terre en 2029. Les océans sont des zones mortelles infestées de méduses toxiques. Silver Ocean, une jeune pilote d'hélicoptère, semble impliquée avec son équipe dans le scandale des expérimentations des gouvernements occidentaux. Au même moment, sa petite sœur, Stormy, disparaît. Silver Ocean se lance alors à sa recherche en prenant tous les risques : une quête qui va soulever de nombreuses questions chez la jeune femme.

Le film traite du climat social, environnemental et politique de notre monde actuel et futur. Il interroge les rôles contemporains des personnages féminins et des héros, explorant la relation entre l'art et l'ère numérique présente et en jouant des stéréotypes.

### **Snow Fox**

2018, 10mn 3s, noir et blanc principalement, avec son

Ecrit, réalisé et édité par Nina E.Schönefeld  
Photographie et effets spéciaux : Valentin Giebel

Son et musique : Carlos Pablo Villamizar



Fiction se déroulant dans un avenir proche dans lequel l'héroïne éponyme travaille pour une entreprise qui manipule les conditions météorologiques entraînant la propagation de nouvelles maladies cérébrales. Avec un groupe de femmes, elle lutte pour préserver le dernier endroit « naturel » sur Terre.

Le film prolonge les thématiques abordées dans Dark Waters. Les deux vidéos peuvent être lues comme des épisodes d'une série potentiellement sans fin. Un scénario d'autant plus troublant que l'esthétique visuelle est séduisante.



### **L.E.O.P.A.R.T.**

2019, 17mn 14s, couleur et noir et blanc, avec son

Ecrit, réalisé et édité par Nina E.Schönefeld  
Photographie et effets spéciaux : Valentin Giebel

Son et musique : Carlos Pablo Villamizar

En 2032, tout ce qui pousse au-dessus du sol n'est plus comestible en raison des radiations. Les animaux ont quasiment disparu. La société « Black Flowers » a pris le contrôle du marché alimentaire mondial. Des milliers de cas de décès sont associés aux OGM de Black Flowers dont le PDG est le père de l'héroïne. Cette dernière mène la résistance avec ses compagnons et conduit la lutte. La mort rôde.

# Éléments biographiques



Nina E. Schönefeld est une artiste multidisciplinaire vivant à Berlin. Diplômée des Beaux-Arts de Berlin et Londres, elle a également une formation scientifique. Ce point de départ particulier lui permet d'aller au-delà des catégories artistiques habituelles dans sa pratique dans une approche transversale.

Dans ses installations, ses vidéos, ses sculptures et son utilisation de la lumière, l'artiste questionne le monde contemporain à travers les changements politiques, sociaux et numériques de la société. Elle interroge les rôles contemporains des artistes, explorant les relations entre l'art, les films à succès et l'ère numérique actuelle.

Nina E. Schönefeld a participé à de nombreuses expositions (en solo ou collective) dans le monde entier, les dernières ayant eu lieu en Corée, en Italie, en Chine, en Allemagne et à New-York notamment. Elle présente *Trilogy of Tomorrow* pour la première fois en France.

[www.ninaeschoenefeld.com](http://www.ninaeschoenefeld.com)

## Le monde de demain.

Avec sa *TRILOGY OF TOMORROW*, Nina E.Schönefeld nous emmène dans un univers de fiction, d'anticipation.

La Terre va mal, les dégâts du changement climatique sont visibles, les cycles déraillent, les plantes poussent de façon industrielle, dopées par l'appât du gain d'un système économique qui a perdu le sens de la raison. Les animaux sont devenus rares. La catastrophe est proche.

La narration de ces films se construit en 3 temps.

Un premier temps pour poser le constat, une narration fluide, esthétique, des paysages. La lenteur contemplative des plans fonctionne avec une rhétorique poétique.

Un deuxième temps accordé au combat. Une galerie de portrait, d'héroïnes engagées, à la Lara Croft. Ce sont des jeunes gens qui défilent en mouvement dans un monde à sauver. Des archanges du futur.

Enfin une dernière partie sous forme de conclusion, l'avenir reste incertain.

Ce mode narratif fait penser au découpage classique de Woody Allen : le Syd field paradigm, mais le propos n'est pas celui du cinéaste américain, ici pas de point de bascule, pas de suspens cinématographique, pas d'intrigue à proprement parler. L'univers de l'artiste berlinoise emprunte des codes à différents registres : le clip, la série Netflix, le cinéma, la science-fiction, le jeu vidéo. Une dimension contemplative à l'esthétique léchée, de longs plans fixes en mode onirique, puis une narration syncopée qui déconstruit les dialogues et insère des images de synthèse à des prises de vue réelle. La photographie est belle, ciselée, radicale. Le noir et blanc succède à la couleur. Nina mêle savamment une rythmique musicale MTV à des éléments de films de science-fiction. Les images révèlent un rapport au temps distordu, elliptique. Les personnages se confrontent à nous face caméra, nous toisent, nous imposent un choix.

Nina transgresse chacun de ces codes culturels pour construire un langage immédiatement identifiable. Elle recompose des éléments communs pour créer son propre style. Nous sommes devant un objet purement artistique ancré dans les problématiques d'une époque.

On perçoit également de la douceur, de la nostalgie parfois. Un goût de l'enfance, des souvenirs enfouis comme l'odeur d'un bonbon ou d'une chanson acidulée. Une forme d'innocence. Une tendresse fraternelle. Un Eden. Les personnages ne sont pas des super héros hollywoodiens, ils sont en quête d'identité, de vérité, de fraternité. Ce sont des jeunes gens ordinaires, des femmes d'aujourd'hui.

Le monde Nina E.Schönefeld est proche d'un chaos, d'une apocalypse annoncée, et pourtant il reste une lueur d'espoir. Une autre issue est possible. L'heure des choix.

*Trilogy Of Tomorrow* pose des questions essentielles sur l'évolution de l'humanité, sur notre responsabilité citoyenne, sur l'engagement de la jeunesse. L'artiste propose une œuvre belle et troublante. Un pur moment de grâce. Superbe et émouvant.

« Le Monde de demain quoi qu'il advienne nous appartient, la puissance est dans nos mains » (NTM)

Benjamin Kiffel

## Conditionnel présent, futur subjectif.

« *Au cas où il y aurait un changement politique radical dans votre pays, vous aurez besoin de conseils et d'engins spéciaux pour survivre. Préparez-vous.* » Un avertissement liminaire de l'artiste qui endosse d'emblée avec sa *Trilogy of Tomorrow* le rôle de lanceuse d'alerte. Dans chacun des volets de ce triptyque vidéo - *Dark Waters*, *Snow Fox* et *L.E.O.P.A.R.T.* - le parti pris est radical. Le spectateur est ainsi confronté à un futur plausible à partir d'une projection sociétale contemporaine et ses dérives.

L'artiste n'est pas un être hors-sol : il réfléchit son art et produit un discours qui s'inscrit en réaction, en confrontation ou en osmose avec son environnement pour dévoiler le monde d'un point de vue différent. Cette trilogie vidéo est construite comme un espace d'interpellation : Nina E.Schönefeld y questionne la dimension environnementale, sociale et politique de la société contemporaine où il n'est plus question de vie mais de survie. Cette éveilleuse de conscience s'inscrit ainsi complètement dans la veine des artistes politiques au sens donné par Lucy Lippard.

Toutefois, *Trilogy of Tomorrow* ne peut être réduite à un effet de message d'alerte. L'artiste s'appuie en effet sur une narration dans ses vidéos qui renvoie à la littérature et au cinéma d'anticipation dans une esthétique soignée. Le spectateur est alors confronté à un nouveau langage qui pourtant, lui semble familier. Elle joue des codes, construit de nouvelles combinaisons donnant ainsi plus de force et d'impact à son discours. De plans fixes en gimmicks, les images s'enchaînent dans une arthmie maîtrisée provoquant parfois une sensation vertigineuse, le tout formant un langage visuel séduisant et accessible. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce parti pris n'est ni plus ni moins qu'une façon pour l'artiste de créer de la complicité avec le spectateur pour lui permettre ensuite de prendre conscience de sa propre responsabilité.

Un propos politique incarné également par les héroïnes des trois vidéos, visages de la résistance et de la lutte. Des femmes jeunes, libres et indépendantes. Des femmes rompues aux disciplines scientifiques de pointe. Des pirates d'un nouveau genre : des amazones du XXIème siècle qui avancent, à la frontière du bien et du mal, adeptes de la transgression des règles pour résister à une forme de totalitarisme et préserver la liberté. Si comme Jonathan Horowitz, Nina E.Schönefeld se réapproprie les codes culturels contemporains pour mieux les détourner, elle décale là encore son regard pour y introduire quelque chose de l'ordre du dérisoire et du jeu, transformant la présentation des personnages avant le combat en défilé de mode pour égéries de marque de streetwear.

Avec *Trilogy of Tomorrow*, Nina E.Schönefeld impose son propre langage et sa vision politique du monde contemporain. Un propos puissant, subtil et résolument actuel. Plus qu'un message d'alerte, la berlinoise prépare la résistance artistique. Êtes-vous prêts ?

Bénédicte Bach

L'art nous offre la possibilité de rendre visibles nos mondes intérieurs, de leur donner corps dans l'espoir de changer la réalité. Nina E.Schönefeld, avec sa Trilogy of Tomorrow, nous livre sa vision futuriste, imprégnée par une atmosphère de catastrophe imminente, de fragilité irréversible, de détérioration incessante des ressources et des valeurs fondatrices de la société contemporaine. Une vision fictionnelle de l'avenir qui interroge nos positions face à notre propre futur.

La narration s'exprime par des formes diverses, images graphiques en mouvement, prise de vue, stop-motion etc...., assemblées et alternées dans un rythme instable, parfois presque violent, comme s'il s'agissait d'une danse visuelle frénétique. Malgré l'apparente déconstruction de l'ensemble, ce choix des formes et des nuances de couleurs crée un système fluide et homogène. La variété du rythme est soutenue par la musique cadencée qui dessine les limites temporelles de l'évolution narrative de chaque séquence.

Dans "Dark Waters", l'artiste nous donne également un moment de plaisir nostalgique, plongé dans les sons harmonieux des années 70 de José Luis Perales. Ce moment de flashback narratif rompt avec l'identité stylistique qui unit l'intégralité des œuvres exposées.

Le montage dans sa globalité est le résultat d'un jeu complexe d'articulations qui témoigne d'une recherche virtuose. Une quête ambitieuse menée à bien. La production est enrichie par la présence de différentes techniques cinématographiques toujours bien développées.

Les formes, d'une beauté raffinée et d'une apparence irréelle, sont étudiées dans toutes leurs déclinaisons. Les éléments naturels, les paysages, les graphismes abstraits en mouvement, les plans en portrait sur les personnages et sur les détails des animaux nous ramènent à un seul univers dans lequel on respire un air froid, dans lequel il n'y a peut-être plus d'espace pour la chaleur et pour les émotions qui font de nous des êtres humains. L'atmosphère de suffocation post-apocalyptique d'un futur imaginé par Nina est amplifié par les nuances froides et aseptisées des couleurs qui vident les éléments visuels de leur composante vitale. Cette pâleur sans vie est brutalement interrompue par des interférences chromatiques vives, comme une touche glamour-pop, des séquences vidéo et des gifs, et signent une ambition plastique.

A l'aide de l'art vidéo, elle crée un paradoxe entre ce qui est montré et ce qui est perçu. La force du travail de Nina E.Schönefeld réside dans sa capacité à transmettre un message d'anxiété tangible résultant de dérives scientifiques, des guerres et plus généralement des abus des êtres humains sur la nature en utilisant un langage artistique poétique et une attention à l'esthétique des choses. L'ambivalence entre l'horreur du sujet et la beauté des images pour le décrire nous oblige à réfléchir et à chercher une réponse à la question : est-il possible de la beauté même dans la catastrophe ? La catastrophe peut-elle être belle ?

Giuseppe Amapani

## Le corps du monde

Comme le futur reste à écrire, Nina E. Schönefeld se propose de l'écrire pour nous : un futur pas si lointain dans lequel les océans meurent et où il est impossible de s'y baigner davantage, si ce n'est en eaux troubles. Silver Ocean, une pilote d'hélicoptère est missionnée. Sa mission ? Classée. Tout au plus sait-on qu'elle se doit d'être la plus « *effective* » possible. Sa team la suit, l'épaule, la supplée. Sa mission ? Elle aussi, classée. Le pire sans doute, c'est l'indifférence de l'univers. Tel le poison qu'elles répandent malgré elles, les méduses progressent dans leur forme plastifiée – on ne choisit pas sa destinée. Notre Ophélie de demain n'y changera rien. Plongeons à ses côtés, et nageons à « *la surface des regrets* ».

La quête se situe ailleurs : une sœur disparue, et le risque perçu comme une possibilité. Comme une nécessité. Entrons dans la danse : celle-ci s'exécute avec le déhanché qui s'impose. Traces de vie ? Que nenni ! Le rythme nous submerge tous, il nous emporte comme « *la vague irrésolue* ». *Popcorn* s'étouffe au fond d'un jukebox, et l'appareil d'État masque les traces de radiation. Anticipation ? Pas sûr. Réalité ? Notre réalité, celle d'une société exsangue. Les technologies invasives engendrent l'aveuglement. La perte collatérale : « *Le goût du monde ou cette étoffe sensible du temps* », comme disait le philosophe. Le sentiment de vacuité, de vacance de l'être, l'emporte inexorablement. Et pourtant, la nature reste si belle, elle contraste avec ces piètres tentatives de nous faire croire que nous ne sommes responsables de rien. Moi, responsable ? Jamais ! Je ne suis pas responsable. Je ne suis pas responsable. Je ne suis pas responsable. Alors qui est responsable ? « *Et nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin* », écrivait le poète.

Les agents d'État, uniformisés-gantés-casqués-armés, ont beau gesticuler, traquer et ouvrir des portes sans fin, ils se heurtent au vide de notre propre conscience. L'héroïne se dresse comme un rempart sublime, et nous livre, sublime, son corps et sa chair : rien n'est joué, tant que ça n'est pas terminé. Et quelques notes frivoles de *Cambodia* résonnent dans nos têtes amnésiques. Mais ça c'était avant, avant le choc ! Le corps d'un animal gît sur la chaussée – c'était sans doute le dernier au monde –, tout comme le corps ensanglanté de notre dernier cauchemar cinématique. Autant l'achever – n'achève-t-on pas les chevaux quand ils ne franchissent pas la haie ? – et l'abandonner. La mort n'est rien, n'est-ce pas ?

Là aussi l'indifférence règne. Indifférence vague, mais qui s'emploie à nous éloigner tous les jours un peu plus. De quoi au juste ? Des dernières traces de notre humanité, celle qui nous permettait de nous fondre dans le paysage et d'apprécier son infinie beauté. Celle qui nous offre ici une dernière possibilité d'entrer dans le corps du monde.

Emmanuel Abela